

Saint-Lazare,  
De' Pantani.

L'arc de Portugal, près le palais Fiano, a été détruit par Alexandre VII en 1660. Nous avons débuté par monter au Cœlius, sur lequel nous avons vu l'arc des consuls Dolabella et Silanus, construit en blocs de travertin, l'an 755, afin d'y faire passer l'*acqua Julia* et l'*acqua Marcia*. Septime-Sévère et Caracalla firent passer sur cet arc l'*acqua Claudia*.

Nous avons vu, près de l'ancienne porte Capena, les restes de l'arc triomphal de Claudius Drusus. Le sénat le fit élever sur la voie Appienne, l'an 745 de Rome; il fut orné des trophées conquis sur les Germains à la suite de ces victoires qui valurent à Drusus et à ses descendants le nom de Germanicus. Caracalla fit passer sur cet arc, vers l'an 959, l'eau du mont Algidé.

L'arc de Gallien, orné de deux pilastres corinthiens et construit en travertin, fut élevé à cet empereur par un Marcus Aurélius, dont le nom se trouve dans l'inscription qu'on y voit encore. Ce monument est de peu d'importance.

Nous avons trouvé, dans la rue qui conduit à la porte de Saint-Paul, un arc de briques, reste informe d'anciennes ruines et qui ne valait pas la peine d'aller le chercher si loin. La chapelle voisine lui a valu le nom d'arc de Saint-Lazare.

L'arc de' Pantani est fort intéressant. Il est situé dans la vallée, entre le Forum et le mont Quirinal, auprès des trois magnifiques colonnes de marbre blanc surmontées d'un clocher qui ont appartenu au temple ou au Forum de Nerva. L'arc de' Pantani, qui remplace une porte de Numa, n'est autre chose qu'une ouverture dans ce mur si élevé, composé de blocs de peperino, placés sans mortier les uns au-dessus des autres, dont nous avons déjà parlé. On voit que les courses inspirées par notre nouvelle passion n'ont pas eu des résultats

bien curieux; mais elles ont mis de l'ordre dans nos idées. Nous nous figurons parfaitement les dix arcs qui existent à Rome, et nous projetons le même travail pour les palais et les églises.

Quant aux onze obélisques, nous n'avons pas eu besoin de les aller voir, nous nous les rappelons parfaitement bien.

L'obélisque du cirque d'Héliogabale est placé au milieu de la promenade du Monte-Pincio. Nous le voyons presque tous les jours une heure avant le coucher du soleil.

Nous connaissons de même les obélisques

De la place du peuple;

De la Trinité-du-Mont;

De Monte-Citorio, vis-à-vis le balcon de la Loterie;

De la Minerve; il est placé sur le dos d'un éléphant;

De la place de la Rotonde; bon à transporter ailleurs, il enterre le Panthéon;

De la place Navone: cet obélisque est placé sur un rocher percé par le Bernin, et garni de mauvaises statues colossales représentant des fleuves: cette fontaine a semblé fort belle pendant deux siècles, et l'est encore aux yeux du peuple des connaisseurs;

De Saint-Pierre;

De Sainte-Marie-Majeure;

De Saint-Jean-de-Latran;

Et enfin celui de Monte-Cavallo, placé entre les deux chevaux de grandeur colossale.

30 juin. — Depuis deux mois il s'est fait comme une révolution intérieure dans notre petite société. L'une de nos compagnes de voyage ne cherche plus à dissimuler sa passion pour la villa Ludovisi et les tableaux du Guerchin. Une autre de nos amies va souvent revoir la galerie géographique du père Danti

au Vatican. Paul lui-même s'est pris d'un goût, qui ne fait guère d'honneur à sa sensibilité, pour Alexandre VI et son siècle. Il étudie avec une vive curiosité l'histoire du saint-siège à partir de l'an 1450. Philippe fait des recherches sur les statues antiques. Madame Lampugnani ne passe pas de journée sans revoir l'atelier de Canova ou quelque statue de ce grand homme.

Nous avons à Rome des amis agréables, et, après avoir été sur le point de quitter cette ville trois mois après notre arrivée, il paraît que notre séjour va s'y prolonger beaucoup, ou bien nous partirons bientôt pour Naples et la Sicile, sauf à revenir ensuite passer plusieurs mois dans notre chère Rome. Cette passion que je prévoyais, et dont plus tard j'avais désespéré, est née enfin.

1<sup>er</sup> juillet. — Nous avons vu plusieurs palais ces jours-ci; d'abord le palais Farnèse, le plus beau de tous, bâti par Sangallo et Michel-Ange avec des pierres arrachées au Colysée et au théâtre de Marcellus. On arrive à ce palais isolé par une fort jolie petite place; il a la forme d'un carré parfait. C'est encore une forteresse, comme les palais de Florence. Le danger courait les rues de Rome au quatorzième siècle; les papes étaient déposés et massacrés comme aujourd'hui le dey d'Alger; mais, par l'effet de ce despotisme singulier et non militaire, l'histoire de Rome est bien plus sauvage et plus intéressante que celle de Bologne, de Milan ou de Florence.

Le palais Farnèse, admirable à cause de l'architecture de Michel-Ange, passerait aujourd'hui pour horriblement triste. Je conçois fort bien que, le premier jour, une jeune Française, accoutumée à nos maisons percées de cent fenêtres, n'y voie qu'une prison. Une cour fermée des quatre côtés est toujours une absurdité dans un palais qui n'est pas une forteresse, et

dont le maître est supposé assez riche pour acheter tous les terrains nécessaires, puisqu'il prétend à la magnificence.

Le vestibule par lequel on entre dans ce majestueux édifice, est orné de douze colonnes doriques de granit égyptien; et trois ordres de colonnes les unes sur les autres décorent sur ses quatre façades cette cour carrée et si sombre. L'ordre inférieur forme un portique d'une majesté farouche et vraiment romaine. C'est sous ce portique qu'on a déposé la grande urne sépulcrale de marbre de Paros qui appartient au tombeau de Cecilia Metella. Reléguée dans un coin de la cour, cette urne ne produit ici aucun effet; c'est une faute de goût du siècle de Paul III de l'avoir enlevée au monument dont elle formait la partie principale. Nous nous sommes arrêtés deux heures dans la galerie où Annibal Carrache a peint à fresque (1606) la plupart des tableaux de la mythologie racontés par Ovide. Le centre de la voûte est occupé par le triomphe de Bacchus et d'Ariane. Les figures ont un peu le défaut de celles du Titien; admirablement bien peintes, on y sent un peu l'absence de l'âme céleste et de l'esprit que Raphaël donne toujours aux siennes.

De petites fresques, placées dans les parties moins élevées de la voûte, représentent l'*Aurora qui enlève Céphale*; *Gaïeté qui parcourt les mers, environnée d'une foule de Nymphes et de Tritons*, etc. Nous avons surtout remarqué un tableau plein de fraîcheur et de volupté : *Anchise aide Vénus à se débarrasser d'un de ses cothurnes*. Ce morceau est digne de l'Arioste. Il est frappant même pour un spectateur du dix-neuvième siècle, dont le jugement est faussé par le souvenir de tant de lithographies remplies d'affectation. Les dessins des albums et les gravures des almanachs anglais exagèrent le genre sévère dans les figures de vieillards et de scélérats, et il est facile d'en sentir le ridicule. Mais quand on a vu pendant

longtemps des figures affectées dans le genre gracieux, pour peu qu'elles aient fait plaisir, on ne se trouve plus de sensibilité pour la grâce du Corrège, du Parmigianino, du Guide et d'Annibal Carrache.

Ce grand homme passa neuf années à peindre la voûte de la galerie Farnèse. Il n'était pas courtisan et déplaisait aux courtisans du cardinal qui la lui avait commandée. Il eut le sort que Prud'hon a rencontré de nos jours. Au dix-neuvième siècle il faudra qu'un artiste fasse la cour au journaliste qui dispose de l'opinion des gens riches, ce qui est presque aussi scabreux que de chercher à plaire à un vieux cardinal imbécile, fastueux et avare. Annibal était un grand artiste parce qu'il n'était pas un philosophe prudent. Il avait cru s'assurer du pain pour sa vieillesse en faisant ce grand ouvrage; il fut payé d'une manière ridicule et en mourut de chagrin.

Ces fresques immortelles sont fort méprisées par les artistes français de l'école de David. Le parti contraire, les peintres qui méprisent la *forme* et adorent le laid, trouvent qu'elles n'ont point assez d'expression. Mais, si quelque incendie ou quelque tremblement de terre ne vient pas les détruire, on les admirera encore plusieurs siècles après que les noms des uns et des autres seront retombés dans l'oubli.

J'avoue que ces fresques sont assez enfumées; six fois par an elles sont échauffées par les mille bougies de M. l'ambassadeur de Naples, qui donne ses fêtes diplomatiques dans cette galerie.

Un jour M. d'Italinski restait pensif, au milieu de tous ces hommes chargés de trois ou quatre cordons aux couleurs tranchantes étalés par-dessus l'habit. Ces personnages étaient occupés chacun à persuader à son voisin qu'il méprisait parfaitement l'opinion publique et les carbonari, qui le font mourir de peur. Sur quoi M. d'Italinski, trop vieux pour être am-

bitieux, disait : « Un siècle doit exceller dans ce dont il fait sa grande affaire. Notre affaire à nous est d'opérer des conversions politiques. C'est dans ce but que, trompeurs comme trompés, nous parlons sans cesse du *bon*, du *juste*, de l'*utile*. Toute la partie de notre attention et de nos raisonnements qui s'emploie à chercher le bon, le juste, etc., était au service des beaux-arts chez les hommes dont Annibal Carrache voulait captiver l'attention. Voyez les revues littéraires écrites par les hommes graves qui dirigent l'opinion publique, quelle effroyable *cant!* (hypocrisie de mœurs) etc. »

Nous avons admiré, dans une chambre voisine de la galerie Farnèse, la plus belle tête de Caracalla que l'antiquité nous ait laissée; cela est beau comme l'*Aristide* de Naples, ou comme le *Vitellius* de Gènes.

Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

Les sculpteurs à qui l'on doit ces portraits sublimes savaient faire de l'idéal (ils savaient le *choisir* dans la nature, et non pas le *copier* sottement d'après quelque statue admirée).

En quittant la galerie du Carrache, nous sommes allés voir quelques-uns des trente-huit palais dont M. Tambroni nous a donné la liste. La plupart rappellent l'histoire du pape dont le neveu le bâtit. Presque tous sont remarquables par l'architecture, par quelque belle statue ou buste antiques, ou par quelque tableau des grands maîtres.

La paresse du Romain actuel est si grande, *se déranger est pour lui un tel supplice*, que, malgré la perspective de la *man- cia*, plusieurs nous ont dit que le palais confié à leur garde ne contenait rien de remarquable. Nous leur avons répondu, d'un air important et en marmottant le nom de quelque cardinal en crédit, que nous voulions absolument voir la distribution des appartements.

Nous avons le courage de ne regarder dans chaque palais qu'une ou deux choses; nous y reviendrons par la suite si le souvenir nous en plaît. Dans ce moment nous rendons hommage à l'opinion du monde, en suivant ses indications.

La façade du palais Giraud, près le fort Saint-Ange, est du célèbre Bramante; c'est ce qui nous a le plus frappés ce matin. Le palais Stoppani nous a semblé au-dessus de tout éloge; il est de Raphaël, qui était aussi excellent architecte. Ce fut là qu'on logea Charles-Quint quand il vint à Rome. Nous avons admiré l'escalier du palais Braschi (place Navone), et d'autant plus qu'il fut élevé dans une époque de décadence, en 1785.

La cour du palais de Monte-Cavallo, restauré par Napoléon, est bien jolie, ainsi que la charmante madone en mosaïque placée sur le clocher. L'original est du Maratte.

Comment assez louer les loges du Vatican? Quel admirable moyen de dégagement pour un palais! Quelle vue on a de ces portiques bâtis par Raphaël, et où il a peint la Bible avec le grandiose de l'antique et l'onction d'un chrétien!

Le palais Barberini serait frappant de beauté sévère au nord des Alpes; ici, il montre le mauvais goût du Bernin. La voûte immense du salon passe pour le chef-d'œuvre d'un autre artiste, dans le genre de Sénèque, le peintre Pierre de Cortone. Le malheureux trouvait Raphaël froid; Sénèque voulait orner la simplicité de Virgile. Fatigués de cette affectation moderne, nous sommes allés chercher un plaisir pur dans l'église sublime de Sainte-Marie-des-Anges. L'architecte Michel-Ange n'avait que peu gâté la forme antique en changeant en église catholique la salle principale des Thermes de Dioclétien, alors fort bien conservée.

Un Vanvitelli bouleversa tout en 1740; il ferma la porte ouverte par Michel-Ange; on entre maintenant dans cette église par une sorte de fourneau ou chauffeoir des anciens bains. On

y a placé les tombeaux de Salvator Rosa et du Maratte. Le contraste de ce chauffeoir et des colonnes antiques est pitoyable. Cette église, où nous venons pour la vingtième fois peut-être, a été fort bien sentie aujourd'hui.

Le cloître des Chartreux, à vingt pas d'ici, est digne de Michel-Ange. C'est un grand portique carré, formé par cent colonnes de travertin.

Comme il nous restait encore un peu de jour en sortant du cloître des Chartreux, nous sommes revenus sur la jolie place Barberini, dont la fontaine plaît tant à nos compagnes de voyage. C'est un Faune qui, avec sa conque, lance en l'air un petit jet d'eau qui lui retombe sur la tête. Ces dames ont senti, quoique bonnes Françaises, que cela vaut mieux que la fontaine de Grenelle.

Nous sommes montés à l'église des Capucins, si connue par le charmant et trop charmant archange *Saint Michel*, du Guide. Le joli ne peut aller plus loin; si on voulait plus faire, on arriverait à peindre ce qui est de mode. Et, le but de la mode étant toujours de se distinguer du voisin et de courir après la sensation du neuf, au bout de peu d'années, ce qui a paru délicieux à l'élite de la bonne compagnie d'un siècle semble le comble du ridicule à la bonne compagnie qui la remplace cent ans plus tard. Les gens d'esprit qui se réunissaient dans les salons de mademoiselle de Lespinasse ou de madame du Defand ne savaient pas tant d'économie politique et de politique que nous, mais sous tous les autres rapports nous étions fort supérieurs. Cette société de 1770 n'a eu qu'un tort, c'est de nous laisser le produit de ses beaux-arts; cette seule erreur va lui valoir dans la postérité le nom de *perruque*. De graves théologiens trouvent le tableau du Guide trop aimable pour une église; on raconte que de jeunes filles ont pris de l'amour, comme la Sophie d'*Émile*, en priant des heures entières de-

vant cette figure céleste. Le Dominiquin, fort dévot, fit hommage à cette église du *Saint François*, qui est dans la troisième chapelle. — Quelques bons tableaux d'André Sacchi. — Voir sur la porte le carton de la *Barque de saint Pierre*, par Giotto, ouvrage de l'an 1500. La mosaïque est à Saint-Pierre. C'est dans le couvent contigu qu'habite le terrible cardinal Micara, homme de mérite, en horreur à ses capucins, qui se sont révoltés contre lui, mai 1827; il y a eu des blessés. Anecdote comique.

La famille d'un jeune moine, n'ayant pas reçu de ses nouvelles depuis plusieurs mois, s'adressa à son *protecteur*, le prince Santa-Croce. D'abord, réponses évasives; ensuite il a été envoyé à Naples. Recherches à Naples: on n'y connaît pas de jeune capucin de ce nom. Plusieurs mois se passent. Enfin, le prince Santa-Croce se fâche et menace de parler au pape; alors on lui avoue que le cachot où le jeune capucin est enfermé, au couvent de la piazza Barberini, s'appelle Napoli.

Toutes les choses aimables que nous venons de voir seraient assez intelligibles pour un Parisien nouvellement débarqué. On peut venir ici quelques jours après l'arrivée.

Ce soir, pendant une heure, nous avons eu de la musique chantée devant des gens *susceptibles d'enthousiasme*; nos chanteuses n'étaient pas de beaucoup au-dessus du médiocre, et cependant elles ont fait merveille. Tamburini, chanteur de génie, assez mal secondé, nous a dit le fameux duo entre le père et le fils d'*Elisa e Claudio*, de Mercadante. Au moment où il s'écrie: « *Ei viene*, » des larmes étaient dans tous les yeux. Hélas! à Paris on peut payer des chanteurs, mais l'on n'aura jamais ce public si susceptible de folie. La salle où nous étions, sombre et magnifique, peinte à fresque jadis par les élèves de Pierre de Cortone, et haute de quarante ou cinquante pieds, prêtait des ailes à l'imagination. Nous aperce-

vions de tous les côtés des personnages appartenant à des sujets mythologiques, et nous ne pouvions saisir l'ensemble du tableau. La société était composée d'étrangers assez communicatifs; pourquoi ne pas passer gaiement les quinze jours qu'ils doivent rester à Rome? Nos dames ont décidé que les jeunes gens russes étaient les plus aimables. Plusieurs seigneurs russes font des charités immenses, et fort bien entendues. Leur conversation est quelquefois un peu pâle, à cause du nombre infini de mensonges qui sont démonétisés en France et encore respectables à Saint-Petersbourg; d'ailleurs les *Contes moraux* de Marmontel leur semblent charmants, et probablement Clara Gazul les ennuerait. C'est trop simple.

« Je pars, nous disait ce soir un peintre français, après avoir habité Rome pendant quatorze ans, et toute ma vie je regretterai cette ville. Jamais je n'y éprouvai de mauvais procédés, et que de moments délicieux ne m'a-t-elle pas donnés! »

2 juillet 1828. — Je placerai ici la liste des palais qu'il faut voir. Je mets en première ligne ceux qui valent la peine qu'on aille les chercher, ils sont au nombre de douze. On monte dans les palais de la seconde liste quand on passe devant.

Le Vatican, dix mille chambres.

Le Quirinal ou Monte Cavallo.

La Cancellaria (la Chancellerie).

Rospigliosi, l'*Aurore* du Guide.

Farnèse.

Farnesina, la *Psyché* de Raphaël.

Borghèse<sup>1</sup>.

Doria-Pamfili, } galeries magnifiques.

<sup>1</sup> La *Danaë* du palais Borghèse, achetée à Paris lors de la vente des  
5.

Corsini, }  
Chigi, } quelques bons tableaux.

La villa Medici, occupée par les jeunes peintres français. Belle vue sous les chênes verts.

Barberini, portaits de la Cenci et de la Fornarina; *Mort de Germanicus*, tableau du Poussin.

Voici vingt-cinq palais d'un intérêt secondaire.

Altieri, très-vaste.

Braschi, bel escalier.

Colonna, belle galerie. Depuis la mort du prince Laurent, dont le tombeau est aux Saints-Apôtres, il n'y a plus de tableaux.

Palais de' Conservatori, statue de César.

Palais de la Consulta, assez plat.

Costaguti, fresques du Dominiquin et du Guerchin.

Falconieri, bons tableaux.

Ruspoli. Les fresques des salles occupées par le café sont d'un peintre français. Le grand salon où M. Demidoff faisait représenter des vaudevilles est assez curieux à voir, l'escalier est magnifique. Ce palais appartenait autrefois aux Gaetani. Vis-à-vis est la grande maison appelée palais Fiano, où sont les charmantes marionnettes. Louez deux loges, et demandez Cassandrino, élève en peinture.

Giraud. Bramante fut l'architecte.

Giustiniani, beaucoup de statues.

tableaux ayant appartenu à M. Bonnemaïson, est vraiment du Corrège. Le bout du pied me le prouve. Les restaurateurs ont enlevé presque partout ailleurs les dernières teintes du Corrège : chercher ce qu'ils ont oublié de laver. Quand la couleur encaustique est fort ancienne, elle devient friable, et en lavant un peu un tableau on l'enlève.

Massimi, ruines du théâtre de Marcellus.

Le palais de Monte-Citorio, sur le grand balcon duquel on fait l'extraction des numéros de la loterie. Le bas peuple, qui ces jours-là se rassemble sur la place, est plus curieux que le palais. Toutes les nuances des passions les plus vives se peignent rapidement sur ces figures basanées. Un artiste trouve ici des expressions vives et naturelles qui ne sont point étiolées par la crainte de déplaire au voisin; et toutefois chacun des individus de cette populace se conduirait différemment s'il était seul.

Odescalchi, la façade est du Bernin.

Mattei, objets d'art.

Palais du prince Jérôme Bonaparte, via Condotti.

Palais del principe Pio, élevé sur les ruines du théâtre de Pompée.

Salviati, bâti pour loger Henri III.

Palais de Venise, bâti en 1468.

Sciarra, dans le Corso, jolie collection de tableaux.

Palais du sénateur au Capitole, la louve étrusque.

Spada, la statue de Pompée.

Stoppani, élevé sur les dessins de Raphaël.

Verospi, voûte peinte par l'Albane.

Torlonia, sur la place de Venise, brillant de toutes les belles choses qu'a pu rassembler un vendeur de rubans de fil devenu le plus riche banquier de Rome. Comparer cette habitation à celles des enrichis de Paris; rien ne montre plus nettement la différence des caractères nationaux : chez nos enrichis, esprit et prétentions, occupation de tous les moments de cent petites choses qui doivent les avancer dans le monde; chez le marchand de rubans romain, tout est repos et tranquillité; après l'argent il n'eut de goût que pour les beaux-arts

3 juillet 1828. — Assis sous les arbres du Pincio, qui retentissaient du chant des cigales, nous goûtions les délices que nous apportait un petit vent frais venant de la mer. Nos yeux satisfaits erraient sur cette Rome qu'ils commencent à connaître. Nous avions à nos pieds la porte del Popolo, il y avait de grands moments de silence. Philippe nous dit tout à coup, parlant comme un livre et avec une gravité charmante :

« Le 31 décembre 1494, Charles VIII entra dans Rome par la porte que vous avez sous les yeux. Ce jeune roi était à la tête de son armée, qui marchait sur Naples. L'Italie souffre encore du mal que cette invasion de jeune homme fit à sa politique. Charles VIII fut appelé par un monstre, Ludovic Sforze, qui voulait usurper le duché de Milan sur son neveu <sup>1</sup>.

« Pour la première fois, le 31 décembre 1494, les Romains virent la force et la nouvelle organisation militaires des ultramontains; ils en conçurent une sorte de terreur. A trois heures après midi, dit un témoin oculaire <sup>2</sup>, une avant-garde parut à la porte du Peuple; elle était composée de Suisses et d'Allemands qui marchaient par bataillons, tambours battants et enseignes déployées; leurs habits étaient courts et de couleurs variées; ils étaient armés de lances de bois de frêne de dix pieds de long, dont le fer était étroit et acéré. Le premier rang de chaque bataillon avait des casques et des cuirasses qui couvraient la poitrine; en sorte que, lorsque ces soldats étaient en bataille, ils présentaient à leur ennemi un triple rang de pointes de fer dont les plus avancées se trouvaient à

<sup>1</sup> Chercher au Louvre le portrait de Charles VIII, et le tableau dans lequel on voit ce prince qui rend visite au pauvre neveu de Ludovic, empoisonné par son oncle. M. le comte Alari de Milan a un charmant tableau sur ce sujet, peint par M. Palaggi.

<sup>2</sup> Paul Jove, liv. II, p. 41. *Mémoires de Louis de la Trémouille*, tome XIV de la collection n. 148

huit pieds en avant de leur corps. A chaque millier de soldats était attaché une compagnie de cent fusiliers. Voilà le commencement de l'infanterie moderne.

« Après les Suisses marchaient cinq mille Gascons, presque tous arbalétriers. La promptitude avec laquelle ils tendaient et tiraient leurs arbalètes de fer était remarquable. Du reste la petitesse de leur taille les faisait contraster désavantageusement avec les Suisses. Les Romains les jugèrent pauvres, car leurs habits étaient sans ornements.

« La cavalerie venait ensuite, elle était composée de la fleur de la noblesse française. Ces jeunes gens brillaient par leurs manteaux de soie, leurs casques et leurs colliers dorés. Les Romains comptèrent environ deux mille cinq cents cuirassiers. Ces jeunes Français portaient, comme les gendarmes italiens, une masse d'armes en fer et une lance forte terminée, par une pointe solide. Leurs chevaux étaient grands et robustes; mais, selon l'usage français, on leur avait coupé la queue et les oreilles. Les Romains remarquèrent que ces chevaux n'étaient point couverts, comme ceux des gendarmes italiens, de caparaçons de cuir bouilli qui les missent à l'abri des coups.

« Chaque cuirassier était suivi de trois chevaux; le premier monté par un page armé comme lui, les deux autres par des écuyers qu'on appelait les auxiliaires *latéraux*, parce que dans le combat ils soutenaient leur maître à droite et à gauche. Après les cuirassiers venaient cinq mille cheveu-légers, ils portaient de grands arcs de bois. Comme les soldats anglais, ils lançaient au loin de longues flèches; on ne leur voyait pour armes défensives que le casque et la cuirasse, quelques-uns portaient une demi-pique pour percer à terre les ennemis renversés par le choc des chevaux. Les manteaux de ces cheveu-légers étaient ornés de plaques d'argent qui dessinaient les armoiries de leurs chefs.

« Enfin, on vit s'avancer l'escorte du jeune roi. Quatre cents archers, parmi lesquels cent Écossais, bordaient la haie autour de Charles VIII; deux cents chevaliers français, choisis dans les plus illustres familles, marchaient à pied à côté de ce prince; ils portaient sur leurs épaules des masses d'armes de fer fort pesantes. Tous les yeux cherchaient Charles VIII; il parut enfin. Les cardinaux Ascagne Sforza et Julien de la Rovere (qui fut depuis Jules II) marchaient à côté du roi; les cardinaux Colonna et Savelli le suivaient immédiatement, une foule de seigneurs français venait ensuite.

« A peine le roi passé, un bruit sourd et étrange captiva l'attention de la foule. Elle vit avec étonnement trente-six canons de bronze trainés par de forts chevaux; la longueur de ces canons était de huit pieds, et les boulets qu'ils lançaient gros comme la tête d'un homme; on estima que chaque canon devait peser six mille livres. Après les canons venaient des coulevrines longues de seize pieds, puis des fauconneaux qui lançaient des balles de la grosseur d'une noix. Les affûts étaient formés (comme aujourd'hui) de deux pesantes pièces de bois unies par des traverses, et portées par deux roues auxquelles on en joignait deux autres qui formaient un avant-train et que l'on séparait de la pièce en la mettant en batterie.

« Comme il a été dit, l'avant-garde de Charles VIII avait commencé à passer la porte du Peuple à trois heures après-midi; quand vers les quatre heures et demie la nuit fut venue, la marche continua à la lueur des torches et des flambeaux, qui, en éclairant les armes brillantes des soldats, leur donnaient quelque chose de plus imposant encore. L'armée française ne cessa de défilér qu'à neuf heures. Le jeune roi se logea avec son artillerie au palais de Venise. »

Après le récit de Philippe, nous avons raisonné. Sans doute cette expédition fut une folie; elle ne fut *utile* à personne,

mais elle fut *belle*. C'est parce qu'il fut, sans s'en douter, un *artiste*, que nous avons répété si souvent aujourd'hui le nom de Charles VIII.

Les guerres de Napoléon ont été extrêmement *belles* et un peu *utiles*. De là leur réputation, qui durera des milliers d'années. La vieillesse de ceux d'entre nous qui ont vu la retraite de Moscou ne sera pas ridicule: elle sera protégée par ce grand souvenir, qui dès 1850 commencera à devenir héroïque.

Ce soir, délicieux *opera-buffa*, la *Contessa di Colle Ombroso*, divinement chanté par la Liparini. Nous nous promenons dans les rues de Rome, vers les une heure, chant délicieux et retentissant des rossignols que le peuple élève dans des cages.

4 juillet. — Nous avons passé la journée dans la célèbre basilique de Saint-Paul hors des murs. On croit que Constantin la fit bâtir sur une partie du cimetière où, après son martyre, saint Paul avait été enterré. En 386, les empereurs Valentinien II et Théodose ordonnèrent la reconstruction de cette basilique sur un plan beaucoup plus vaste. Elle fut achevée par Honorius; plusieurs papes l'ont restaurée et ornée.

Parmi les basiliques dont les nefs sont séparées par des colonnes, aucune peut-être n'était plus majestueuse et plus chrétienne avant le fatal incendie du 15 juillet 1825. Maintenant rien n'est plus beau, plus pittoresque, plus triste que l'affreux désordre produit par le feu; la chaleur des flammes, qui furent alimentées par les énormes poutres qui soutenaient le toit, a fait éclater du haut en bas la plupart des colonnes.

Pendant les vingt années qui ont précédé l'incendie, j'ai vu Saint-Paul tel que les richesses de tous les rois de la terre ne pourraient le rétablir. Le siècle des budgets et de la liberté ne peut plus être celui des beaux-arts; une route en fer, un dé-